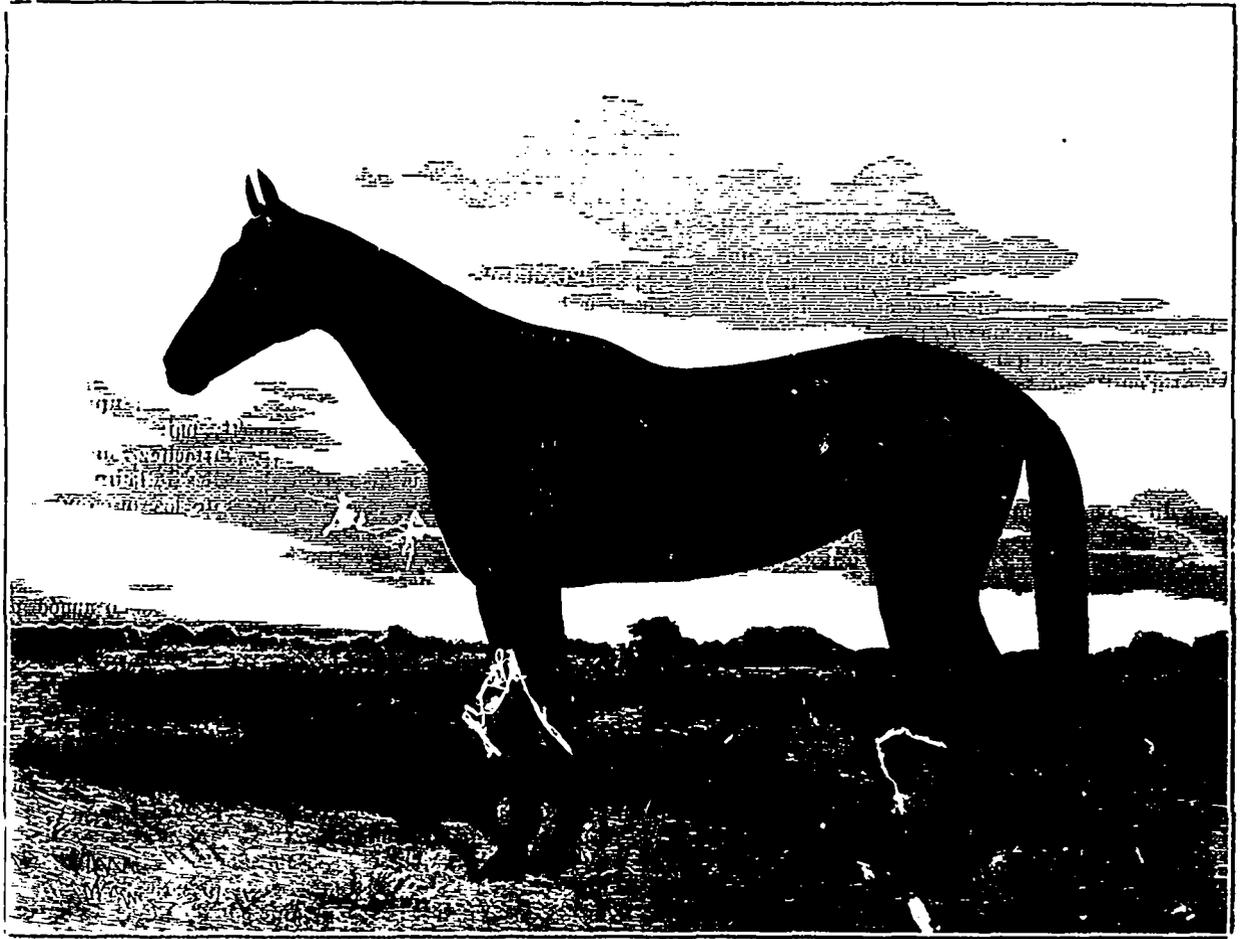


livrés à ces primitives occupations, ils nous en font des peintures qui nous ravissent par leur naïveté, leur fraîcheur et leur noble simplicité. N'avons-nous pas tous admiré le riche Abraham recevant les trois envoyés divins sous un chêne et les conviant à un festin champêtre, puis son épouse Sarah préparant elle-même avec ses femmes, un chevreau qu'on vient de prendre dans le troupeau, et des pains cuits sous la cendre, selon l'usage du temps ? N'est-ce pas avec un vif plaisir que nous voyons dans Homère les filles des rois tisser les vêtements de la famille et laver son linge dans les eaux courantes du fleuve, au milieu de leurs esclaves ? Ces mœurs antiques ont un parfum de simplicité, d'aisance et de naturel, qui nous

leur condition et de leurs ressources ; ils les poussent hors des campagnes et des villages, les jettent à l'aventure dans les villes, en leur recommandant de faire fortune à tout prix et en les stimulant par l'exemple de quelques audacieux dont le succès a couronné les efforts. Cette jeunesse avide, pré-tentiveuse, et souvent pressée par le besoin, frappe à toutes les portes, se vend à toutes les industries, ne recule devant aucune bassesse qui lui pourrait être avantageuse. Les doctrines les plus avantageuses sont acceptées et professées par elle. La société n'a pas de plus grands ennemis que cette enfance déclassée, en quête de places et d'honneurs, *per fas et nefas*. Pendant ce temps-là, les champs sont abandonnés ; l'agri-



MAUD S. "REINE DES TROTTEURS," A TROTTE EN 2.09½.

charme et qui nous fait presque regretter de ne pas avoir vécu dans ce temps-là.

Quel rang faut-il donner à la vie des champs parmi les carrières humaines ? Peut-être le premier, certainement plutôt le premier que le dernier, en dépit des préférences du siècle. A notre époque, les campagnes voient leurs habitants émigrer vers les villes : elles manquent de bras pour la culture. Les jeunes gens surtout sont poussés par l'ambition dans les carrières libérales, dans les administrations, dans les ateliers, dans les maisons de commerce où ils espèrent de l'argent, du plaisir et de l'indépendance, ils y trouvent plus souvent les déceptions qui proviennent de l'encombrement et les plus mauvaises suggestions de l'orgueil ou de l'avarice non satisfaits.

Les parents eux-mêmes sont souvent les premiers coupables : ils donnent à leurs enfants une éducation qui est au-dessus de

culture, qui est la source de richesse la plus sûre et la plus féconde d'un pays est délaissée, négligée, méprisée ; les agriculteurs trouvent à grand-peine des engagés mal habiles pour les aider, et sont encore obligés de les payer fort cher, puis d'augmenter en proportion le prix de leurs marchandises, au détriment des consommateurs. Ainsi un mal en amène un autre.

Si la jeunesse vigoureuse, qui s'étirole dans l'atmosphère malsaine des villes, était restée dans les campagnes elle se porterait mieux, elle aurait des goûts plus sains et plus paisibles, elle serait plus heureuse et elle accroîtrait la vraie richesse de son pays, au lieu de contribuer à sa ruine. Elle a eu tort de quitter le sol natal et sa vocation naturelle ; rien n'est plus évident. Que doit-elle faire pour réparer sa faute ? ce que fait un homme qui s'est égaré ou mal engagé, s'il est resté